

ton. "Vous la reprendrez quand vous voudrez, mon cher Jacques. Peut-être vous remarierez-vous. Et quand vous vous serez créé un intérieur, je n'aurai plus le droit..."

—Non, non," protestait le beau Fanteuil. "Je ne me remarierai jamais. Qui pourrait remplacer votre adorable soeur?..."

Mme Baxton faisait semblant de croire à cette douleur inconsolable, tout en sachant très bien que le coeur excellent mais peu profond de son beau-frère n'était pas de ceux qui se referment pour jamais sur un sentiment unique. Et justement parce que son "adorable soeur" se trouvait déjà trop bien, ou plutôt trop mal, remplacée, et de façon trop multiple, elle avait hâte de prendre en main l'éducation de sa nièce. Marguerite atteignait ses huit ans. Il importait de la soustraire à une direction paternelle que l'affection, pour sincère qu'elle fût, ne suffirait pas à rendre éclairée.

C'est ainsi que Marguerite Fanteuil partit pour l'Amérique avec sa tante Baxton. Elle en revenait pour la première fois, treize ans plus tard, en ce matin de juin où son père l'attendait, dans une confusion bien singulière de sentiments, accoudé au parapet de pierre de la jetée du Havre.

"Peut-elle m'accuser d'indifférence?" se demandait-il. Et la question seule provoquait un malaise et un remords, en dépit de toutes les justifications intérieures. "Malgré mes prévisions, malgré le culte que je garde à la mémoire de sa mère, je me suis remarié," pensait-il encore. "N'était-ce pas mon devoir de préférer pour cette enfant, aux soins d'une belle-mère, si parfaite qu'elle soit, la tendresse vraiment maternelle d'une tante qui l'adore, et qui, d'ailleurs, l'a-

vait auprès d'elle depuis trois ans quand j'ai épousé Rithé?..."

La seconde Mme Fanteuil s'appelait, de son prénom, Marie-Thérèse. L'union de la dernière syllabe du premier mot avec la première du dernier formait ce diminutif de Rithé, si doux à la ferveur du vieux mari, qui restait par une grâce persistante de son coeur futile et câlin, le toujours jeune adorateur.

Certes, plus de raisons existaient qu'il n'en découvrait lui-même pour qu'il s'applaudit d'avoir laissé grandir sa fille dans un milieu dont il n'appréciait que trop vaguement la saine et fortifiante influence. Mais tout au fond de lui-même une voix chuchotait que cette sage conduite lui fut dictée moins par un désintéressement de père que par un égoïsme d'amoureux. Une fois épris de Marie-Thérèse Clériot, il ne s'était pas soucié de rien au monde que de plaire à cette belle veuve et d'obtenir sa main d'abord, puis de se soumettre à toutes ses volontés. Or, la première volonté de Marie-Thérèse était de satisfaire tous les caprices de son fils Max. Et Jacques Fanteuil en épousant la mère, avait, de tout son coeur, adopté l'enfant. Le prodige de l'amour fit ce miracle que le père réel et plutôt indifférent de Marguerite devint le père adoptif très aveuglement et presque jalousement affectueux de Max. A ce phénomène, les années avaient ajouté leur oeuvre si lente et si sûre. Dans une nature comme celle de Fanteuil, très accessible aux impressions immédiates, mais facilement oublieuse de ce que dérobaient l'absence ou le passé, le beau fils présent devait élargir sans cesse la place conquise aux dépens de la fille lointaine.

Et pour dire à quel point la subdivision s'était accomplie, ne suffirait-